

CHAPITRE 1

Une péninsule humiliée avant d'être coupée

Avant d'être divisée, la Corée a été humiliée. Avant d'être transformée en frontière idéologique entre deux mondes, elle a été traitée comme une possession. Avant les statues, les missiles, les récits héroïques et les slogans d'État, il y a une blessure plus ancienne : celle d'une péninsule absorbée par un empire voisin, administrée, exploitée, renommée, disciplinée, puis sommée de disparaître culturellement tout en continuant à produire, obéir et servir.

C'est là qu'il faut commencer. Pas parce que l'occupation japonaise explique tout. Rien n'explique jamais tout, sauf dans les mauvaises propagandes et les très mauvais documentaires. Mais cette période donne une clé essentielle : le régime nord-coréen n'a pas inventé à partir de rien le langage de la résistance, de l'encerclement, de l'humiliation nationale et de la souveraineté menacée. Il a récupéré une douleur réelle. Il l'a simplifiée, militarisée, confisquée, puis placée au centre de son propre récit.

Le mensonge pur est fragile. Il flotte. Il sonne creux. Mais le mensonge greffé sur une blessure vraie devient beaucoup plus résistant. Il n'a pas besoin d'être entièrement faux pour devenir dangereux. Il suffit qu'il parte d'un fait réel, puis qu'il le transforme en monopole politique. C'est exactement ce que les régimes autoritaires savent faire avec l'histoire : ils ne l'effacent pas toujours. Parfois, ils l'enferment.

L'annexion japonaise de la Corée en 1910 ne surgit pas comme un coup de tonnerre dans un ciel neutre. Elle vient après des décennies de pressions, de rivalités impériales, de traités imposés et de perte progressive de souveraineté. La Corée, alors dynastie Joseon puis empire coréen proclamé à la fin du XIXe siècle, se retrouve prise entre la Chine, la Russie et le Japon, dans une région où les puissances ne parlent jamais longtemps de stabilité sans commencer à déplacer des frontières. Après sa victoire contre la Russie en 1905, le Japon impose son protectorat à la Corée. En 1910, l'annexion transforme la péninsule en colonie japonaise.

À partir de là, l'occupation n'est pas seulement militaire. Elle est administrative, économique, culturelle, linguistique, symbolique. Une domination complète ne se contente pas de contrôler les routes, les ports, les mines et les récoltes. Elle veut aussi contrôler les noms, les cartes, les écoles, les journaux, les corps, les archives, les souvenirs. Elle ne dit pas seulement : vous nous appartenez. Elle finit par dire : vous avez toujours été destinés à nous appartenir.

Le Japon colonial installe son gouvernorat, développe des infrastructures, exploite les ressources, réorganise l'espace et l'économie selon ses intérêts impériaux. Il y a des chemins de fer, des industries, des ports, des

bâtiments officiels, des écoles. Les défenseurs les plus commodes du colonialisme aiment toujours s'arrêter là, devant les rails et les façades, comme si une voie ferrée suffisait à blanchir une dépossession. C'est la vieille arnaque du progrès imposé : on montre la modernisation, on oublie à qui elle sert, qui la paie, qui la subit, qui en profite, et qui finit sous la botte quand il demande simplement à redevenir maître chez lui.

La colonisation japonaise ne fut pas un simple transfert de gestion. Elle s'inscrit dans un projet d'assimilation et de domination. La langue japonaise prit une place croissante dans l'administration et l'école. La culture coréenne fut encadrée, surveillée, souvent dévalorisée. Les noms, les lieux, les institutions furent soumis à une logique impériale où la Corée devait être intégrée à l'ordre japonais, non comme partenaire, mais comme possession utile. Une colonie n'est pas invitée à dialoguer avec l'empire. Elle est sommée de devenir lisible pour lui.

Ce point est essentiel : l'occupation n'a pas seulement blessé un territoire, elle a attaqué une continuité. Quand une puissance coloniale impose ses catégories, sa langue, ses cartes, ses monuments et ses récits, elle ne détruit pas uniquement des institutions. Elle cherche à modifier la manière dont un peuple se perçoit. Elle introduit une violence intime : celle de devoir se regarder à travers le vocabulaire du dominant.

La répression politique accompagne cette entreprise. Les mouvements indépendantistes coréens sont surveillés, arrêtés, dispersés, punis. Le soulèvement du 1er mars 1919, moment majeur de la résistance coréenne, montre l'ampleur du rejet populaire face à la domination japonaise. Des manifestations éclatent dans toute la péninsule. Elles sont réprimées avec brutalité. L'événement devient un symbole durable de la lutte nationale coréenne, non parce qu'il aurait immédiatement libéré le pays, mais parce qu'il révèle quelque chose que l'occupant ne parvient pas à administrer : le refus d'être avalé.

Cette résistance n'est pas uniforme. Elle prend plusieurs formes : manifestations, réseaux clandestins, organisations en exil, mouvements religieux, intellectuels, étudiants, groupes armés, activisme depuis la Mandchourie, la Chine ou l'Union soviétique. Comme toujours dans une société colonisée, la résistance ne ressemble pas à un bloc propre et parfaitement héroïque. Il y a des divisions, des stratégies opposées, des rivalités, des compromis, des collaborations, des peurs. Une occupation ne produit pas seulement des martyrs. Elle produit aussi des choix impossibles, des arrangements honteux, des survies grises, des mémoires concurrentes.

C'est précisément ce qui rend l'histoire dangereuse pour les pouvoirs qui veulent s'en servir. L'histoire réelle est sale, contradictoire, habitée par des êtres humains. La propagande, elle, préfère les statues. Elle aime les héros sans hésitation, les traîtres sans circonstances, les peuples unanimes, les ennemis éternels. Elle ne supporte pas les zones intermédiaires, parce que les zones intermédiaires rendent les citoyens intelligents. Et les citoyens intelligents sont rarement le matériau préféré des régimes.

Durant les années 1930 et la Seconde Guerre mondiale, la domination japonaise s'intensifie encore. L'effort de guerre impérial transforme les populations colonisées en réservoirs de main-d'œuvre, de soldats, de ressources et de corps disponibles. Des Coréens sont mobilisés pour le travail forcé, envoyés dans des usines, des mines, des chantiers, parfois loin de la péninsule. Des femmes coréennes font partie des victimes du système de violences sexuelles militaires mis en place par l'armée japonaise, euphémisé sous le terme de « femmes de réconfort ». L'euphémisme est déjà une violence. Il tente de rendre supportable, presque administratif, ce qui relève de l'exploitation sexuelle, de la contrainte, de la déshumanisation.

Il faut ici éviter deux pièges. Le premier serait de traiter ces violences comme des détails ajoutés au récit colonial, alors qu'elles en montrent la logique profonde : un empire dispose des corps qu'il domine. Le second serait de les manipuler comme un carburant émotionnel facile. Les souffrances historiques ne sont pas des accessoires rhétoriques. Elles demandent de la précision, pas de la mise en scène. Elles demandent qu'on regarde le mécanisme qui les rend possibles, pas qu'on les empile pour obtenir un effet.

L'occupation japonaise fabrique donc une blessure à plusieurs couches. Il y a l'humiliation politique : la perte de souveraineté. Il y a l'exploitation économique : les ressources, les terres, le travail orientés vers les besoins de l'empire. Il y a l'effacement culturel : la langue, les noms, les rites, les récits placés sous pression. Il y a la violence policière : la surveillance, la prison, la répression des militants. Il y a la violence intime : les corps colonisés, déplacés, utilisés. Et il y a enfin la blessure mémorielle, peut-être la plus longue : celle de devoir raconter après coup ce qui a été vécu, ce qui a été tu, ce qui a été nié, ce qui a été transformé en objet diplomatique.

Lorsque le Japon capitule en 1945, la Corée est libérée de la domination coloniale japonaise. Mais cette libération n'offre pas à la péninsule une souveraineté simple et immédiate. À peine sortie d'un empire, elle entre dans le calcul des vainqueurs. Le pays est divisé en zones d'occupation, soviétique au Nord, américaine au Sud. La blessure coloniale n'a pas encore

été refermée qu'une autre coupure commence déjà. L'histoire, parfois, a le tact d'un chirurgien ivre.

Pour comprendre la Corée du Nord, il faut regarder ce moment sans se précipiter vers la suite. Le régime nord-coréen va construire une part centrale de sa légitimité sur la lutte antijaponaise. Kim Il-sung sera présenté comme le grand héros de la résistance, le libérateur, l'homme providentiel sorti de la guérilla pour conduire la nation vers sa souveraineté. Cette mise en récit n'est pas un détail biographique. Elle est la fondation morale du pouvoir nord-coréen.

Le régime comprend très tôt que l'anticolonialisme peut devenir une source de légitimité immense. Il ne s'agit pas seulement de dire : nous gouvernons. Il s'agit de dire : nous sommes ceux qui ont sauvé la nation. Dès lors, contester le pouvoir ne revient plus seulement à critiquer un gouvernement. Cela peut être présenté comme une trahison envers les martyrs, envers la résistance, envers la mémoire des humiliations subies. Le pouvoir se place dans la continuité sacrée d'une douleur collective. Il ne demande plus seulement l'obéissance. Il exige la gratitude.

Cette récupération ne fonctionne que parce que la blessure est réelle. Le colonialisme japonais a bien existé. La répression a bien existé. L'exploitation a bien existé. Les tentatives d'assimilation ont bien existé. Les résistances coréennes ont bien existé. La mémoire de l'humiliation n'est pas une invention de Pyongyang. Voilà pourquoi la propagande nord-coréenne peut s'y accrocher avec tant d'efficacité. Elle n'a pas besoin de fabriquer l'indignation à partir de rien. Elle a seulement besoin de la canaliser vers une conclusion unique : seul le régime protège la nation de la répétition de l'humiliation.

C'est là que la blessure devient prison. Une mémoire collective peut aider un peuple à se reconstruire. Elle peut aussi être transformée en chaîne. Le régime nord-coréen reprend l'expérience coloniale et la réorganise autour d'un message permanent : le monde extérieur menace, les puissances étrangères veulent dominer, le Japon a humilié, les États-Unis divisent, les ennemis encerclent, le Parti protège, la dynastie incarne la survie nationale. Dans ce récit, le passé ne sert pas à penser. Il sert à verrouiller.

Il ne s'agit pas de dire que la peur de l'ingérence étrangère serait absurde dans l'histoire coréenne. Elle ne l'est pas. La péninsule a réellement été convoitée, occupée, divisée, ravagée. Il s'agit de voir comment une peur historiquement fondée peut être utilisée pour rendre toute critique impossible. C'est l'une des grandes forces des pouvoirs autoritaires : ils ne

nient pas toujours les traumatismes. Ils les nationalisent. Puis ils s'en déclarent propriétaires.

La Corée du Nord officielle se présente ainsi comme l'héritière pure de la résistance, celle qui aurait refusé la soumission, l'impérialisme, la dépendance, la contamination étrangère. Ce récit permet d'effacer bien des contradictions. Il permet de passer sous silence la dépendance réelle à l'égard de l'Union soviétique d'abord, puis de la Chine, et plus tard les jeux d'appui avec la Russie. Il permet de transformer l'isolement en vertu. Il permet de présenter les pénuries comme le prix d'une dignité supérieure. Il permet de faire du militaire non pas un choix du régime, mais une nécessité historique.

La douleur coloniale devient alors un gisement politique. On y puise pour justifier le contrôle. On y puise pour expliquer la fermeture. On y puise pour enseigner aux enfants que l'ennemi est permanent. On y puise pour produire des films, des chants, des monuments, des récits scolaires, des cérémonies. L'histoire est mise au service d'une émotion unique : la vigilance. Et une société maintenue dans la vigilance permanente finit par accepter beaucoup de choses au nom de la survie.

C'est précisément pourquoi il faut prendre cette blessure au sérieux. La réduire à une excuse de dictature serait faux et paresseux. La sacraliser comme preuve que le régime aurait raison serait obscène. Il faut tenir les deux vérités ensemble : la colonisation japonaise fut une violence historique majeure pour toute la péninsule coréenne ; le régime nord-coréen a ensuite utilisé cette mémoire pour bâtir sa propre mythologie politique.

La différence est capitale. Reconnaître une blessure n'oblige pas à accepter ceux qui prétendent parler en son nom pour toujours. Un peuple peut avoir été humilié sans devoir se soumettre éternellement aux héritiers autoproclamés de sa revanche. Une mémoire peut être légitime sans que son usage politique le soit. Une souffrance peut être vraie et servir ensuite à fabriquer un mensonge.

C'est l'un des fils qui traversera tout ce livre. La Corée du Nord ne peut pas être comprise si l'on commence directement par les missiles, les portraits des Kim, les camps, les défilés ou les rumeurs absurdes. Il faut d'abord regarder la matrice : une péninsule colonisée, puis libérée trop tard pour décider seule de son avenir. Une nation blessée, puis divisée. Une mémoire de résistance, puis confisquée par un pouvoir qui a compris que la victime collective pouvait devenir un outil de domination.

Avant la prison nord-coréenne, il y a donc la blessure coréenne. Et c'est parce que cette blessure est réelle que la prison idéologique a pu se pré-

senter, avec un cynisme parfaitement discipliné, comme une forteresse de protection.

Repères documentaires

Alexis Dudden, Japan's Colonization of Korea : Discourse and Power, 2005.

Carter J. Eckert et al., Korea Old and New : A History, 1990.

Bruce Cumings, Korea's Place in the Sun : A Modern History, édition révisée.